

# Transsexualisme et éléments culturels japonais

Christophe MASDEBRIEU

En 2009, Roselyne Bachelot, ministre française de la santé de l'époque annonce que le transsexualisme ne sera plus considéré par la psychiatrie comme une maladie mentale. Faire sortir le transsexualisme de la maladie mentale avait pour but de lutter contre l'homophobie et la transphobie. Il est encore trop tôt pour savoir quel sera l'impact réel de ce genre de mesure sur la société française, mais comme l'a montré l'adoption du mariage homosexuel, la question de l'homosexualité et du genre suscite toujours des crispations pour une part importante de la société française. Souvent en marge du mouvement féministe, des groupes d'action tels les LGBT<sup>1</sup> tentent de donner une visibilité sociale aux revendications des « minorités sexuelles ». Ainsi, on a vu récemment le parti pirate allemand proposer la création de toilettes publiques à l'usage de personnes ne se reconnaissant ni comme homme ni comme femme.

Au Japon, la question de l'homosexualité et du transsexualisme est entourée d'une sorte d'opacité qui peut être interprétée comme de la bienveillance ou de l'ostracisme selon qu'on y voit la liberté de l'exercer ou son absence de tout débat public. A la télévision, des transsexuels ou travestis apparaissent dans de nombreuses émissions grand public sans que cela crée une polémique. Cette ouverture à la différence sexuelle perceptible dans les médias ne reflète pourtant pas le monde de l'entreprise régi par le principe binaire des hommes et des femmes et de l'union hétérosexuelle.

Pour aborder cette question du transsexualisme au Japon, je me référerai principalement au témoignage de deux transsexuels homme vers femme, Ayana Tsubaki et Mineko Nomachi qui ont publié leur autobiographie. Le premier a écrit *Je suis sortie d'un lycée de garçons*<sup>2</sup>, le second sous le titre *Travesti et employée de bureau*<sup>3</sup>. Ces deux ouvrages nous serviront de fil conducteur pour à la fois étayer la thématique de la perversion mais aussi pour confronter leur témoignage et relever la dimension culturelle dans laquelle s'inscrit le cheminement vers le changement de sexe.

Ayana Tsubaki est né en 1984 dans la préfecture de Saitama, au nord-ouest de Tokyo. Il est sorti du lycée catholique de garçons Kyosei Gakuen de Chiyoda-ku à Tokyo. Puis il est entré à l'université Aoyama Gakuin où il est sorti avec un diplôme de littérature française. Il a travaillé comme hôtesse d'accueil dans un bar de *newhalls* (transsexuels, travestis) du quartier de Kabuki-cho. Aujourd'hui il fait partie d'une maison de production pour artistes télévisuels et apparaît dans les médias comme *talento* (vedette de télévision), acteur ou modèle de mode.

---

<sup>1</sup> Le mouvement des LGBT (Lesbiennes, Gays, Bisexuels et Trans) rassemble les revendications des personnes non hétérosexuelles.

<sup>2</sup> Tsubaki Ayana, 2008

<sup>3</sup> Nomachi Mineko, 2006

Mineko Nomachi est né en 1979 à Hokkaido, il a grandi à Ibaraki. Il est essayiste, écrivain et dessinateur. Son pseudonyme Mineko Nomachi est la combinaison des noms et prénoms de ses deux grands-mères, paternelle et maternelle. La publication de son livre fait suite au grand succès rencontré par son blog où il décrit son parcours travesti et transsexuel.

## 1 - Perversion et relation à la mère

Ayana Tsubaki déclare vouloir faire admettre à sa famille, à ses camarades de classe, à tout son entourage qu'il est une erreur de la nature. Bien qu'il soit né avec un corps de garçon<sup>4</sup>, il assure être intérieurement une fille. Etant petit il a beaucoup souffert de ne pouvoir vivre comme une fille et tout son livre retrace son combat pour y parvenir.

Ayana Tsubaki nous présente sa mère comme quelqu'un de particulièrement intransigeant. « Ma mère ne veut absolument pas m'accepter comme je suis<sup>5</sup> ». L'éducation rigoureuse telle qu'elle est exercée dans cette famille bourgeoise, n'autorise sans doute pas le jeune Tsubaki à mettre en avant sa sensibilité. Le point de discorde est centré sur la question des vêtements. Sa mère achète elle-même les vêtements de son fils ; elle a une idée très précise de la façon dont il doit être élevé et le bon goût des vêtements qu'elle lui achète vient servir ces principes. L'auteur assure qu'en matière d'habillement sa mère ne tolère aucune opposition, ni de la part de son fils ni de son mari. Les fois où son père tente d'intervenir pour faire lâcher la bride sur la question des vêtements, cela n'a fait qu'attiser l'exaspération de sa mère qui ne cède en rien. Pour un autre enfant cette période de rébellion sur fond de goûts vestimentaires se résoud plus ou moins normalement avec la castration symbolique, mais que celle-ci échoue l'enfant reste assujéti à la jouissance de la mère, ce qu'on appelle le frayage pervers. Si Tsubaki était simplement de structure perverse il aurait versé vers le fétichisme, le sado-masochisme, le travestisme, l'exhibitionnisme ou autre, mais dans son cas un épisode familial vient doubler la perversion du versant psychotique : la mort *in utero* de sa grande sœur.

Tsubaki n'en démord pas, il n'est pas le fils que sa mère pense avoir mis au monde. Il crie à l'injustice, pourquoi personne ne voit-il que son corps est un leurre, qu'au fond il est la plus féminine des filles ? Plus le temps passe plus il lui est impossible de se résoudre à être le garçon qu'on lui demande de devenir. Lui répéter qu'il est un garçon n'est à ses yeux que mensonge ; on lui demande de devenir ce qu'il n'est pas. Il va donc s'attaquer à cette injustice qu'on lui impose et dont sa mère est la plus virulente représentante : « Que ma famille me prenne pour un garçon ou une fille importe peu, je les forcerai tous, et surtout les plus proches d'entre eux, à se ranger au bon sens de la société.<sup>6</sup> » Il en appelle donc au bon sens, à la raison, de lui reconnaître cette vérité aveuglante aux autres. On est bien dans une logique de loi contre loi<sup>7</sup>. Il va donc livrer bataille contre sa mère et au bout de disputes et

---

<sup>4</sup> Il désigne son pénis comme une « queue », *shippo* est la queue d'une animal.

<sup>5</sup> *ibid.* p.78

<sup>6</sup> *ibid.* p.116

<sup>7</sup> Sofia Chraïbi, 2004, p.20

de déchirements très violents, il lui fera admettre qu'il a changé de sexe pour venir incarner la sœur morte.

Dans le procès qui amène Tsubaki à changer de sexe, la transformation de son corps ne semble pas être l'élément le plus important. Ce qu'il souhaite par-dessus tout changer c'est son prénom ; « Je ne veux plus de ce prénom japonais si masculin. Je me sens vraiment désolé pour mes parents, mais il m'est impossible de vivre avec ce nom qui s'impose à moi comme une entrave<sup>8</sup> »

Ayana Tsubaki est un pseudonyme qu'il s'est donné quand il travaillait dans un bar de *newhalls*<sup>9</sup> à Kabuki-cho. Son « véritable<sup>10</sup> » prénom, celui inscrit sur son nouvel état civil est Yuri, un prénom qu'il présente comme étant celui de sa « renaissance ». Yuri lui a été attribué par sa mère après lui en avoir fait expressément la demande. Ce prénom n'est pas choisi au hasard, c'est celui qui aurait été attribué à sa sœur si elle avait vécu. Il a l'impression que ce prénom a toujours été le sien ; de fait, sa mère lui confie un jour : « Tu sais, je voulais vraiment avoir deux filles. Ta grande sœur avait une sœur jumelle qui est morte avant la naissance. Et Yuri est le prénom qu'on lui aurait donné si elle avait vécu. Vingt-trois ans après, c'est toi qui devient ma deuxième fille ». Au terme de nombreuses années de conflits, de déchirements avec ses parents, de traitements hormonaux, d'implants mammaires et d'une chirurgie de réattribution sexuelle, la Vérité qu'il attendait de sa mère sort enfin. Changement de sexe et renaissance pour venir incarner la sœur morte, l'entreprise démente de convaincre sa mère qu'elle a mis au monde une fille et non un garçon a finalement réussi. Sa mère ajoute : « Pour moi, que tu sois un garçon ou une fille, tu restes mon enfant ». De guerre lasse, les parents finissent par accepter ce qu'on leur présente comme une évidence accomplie par la chirurgie. Devant un tel déchaînement de violence le désarroi des parents est tel qu'ils tentent de se raccrocher au discours cohérent de la psychiatrie. Quand Mineko Nomachi annonce à sa famille qu'il désire changer de sexe, le fait que cela ait un nom dans la langue médicale (trouble de l'identité sexuelle) et qu'une thérapie soit proposée semble satisfaire tout le monde : « La conclusion de tout ça était, si c'est une maladie on ne peut rien y faire<sup>11</sup> ». La mère de Ayana Tsubaki lui dira : « Pardonne-moi de t'avoir mis au monde avec cette maladie<sup>12</sup>. » Tsubaki feint de ne pas comprendre qu'on lui parle de maladie mentale et réfute cette dénomination : il n'est pas malade. Il fait même souvent état de sa bonne santé congénitale qu'il abîme par les différents traitements.

En 2006, alors âgé de 22 ans, Tsubaki se rend à Phuket dans la clinique du docteur Sangwan pour y être opéré. Tsubaki emploie à plusieurs reprises une expression pour désigner son opération de réattribution sexuelle. Il dit *messu wo ireru* littéralement « faire entrer le scalpel », donner un coup

---

<sup>8</sup> *ibid.* p.213

<sup>9</sup> *newhalf* désigne l'ensemble des travestis et transsexuels dont beaucoup d'entre eux sont employés dans le monde du spectacle, des cabarets ou du commerce du sexe. Depuis le milieu des années 1980, *newhalf* est venu remplacer *gay boy* utilisé jusque là.

<sup>10</sup> Son prénom donné à la naissance il ne le mentionne pas dans le livre.

<sup>11</sup> Nomachi, *ibid.* p.79

<sup>12</sup> *ibid.* p. 232

de bistouri, subir une opération chirurgicale. Le terme *messu* signifie scalpel, mais désigne également la femelle chez les animaux. On se souvient que Tsubaki désigne son pénis comme une queue. Le scalpel-femelle entre dans le corps pour supprimer l'animalité<sup>13</sup> qui est en lui. Cet exemple nous montre combien la force du signifiant peut être opérante dans des actes aussi lourds de sens que sont les actes chirurgicaux.

L'opération de réattribution sexuelle consiste à pratiquer l'ablation du pénis, former une cavité pour le vagin et reconstruire le système urinaire à l'intérieur. Cette opération techniquement très difficile est devenue en quelque sorte une spécialité des cliniques thaïlandaises et attirent de nombreux transsexuels du monde entier. Comme elle comporte de nombreux risques de complications qui parfois peuvent être fatales, l'administration de la clinique demande aux futurs opérés de signer une décharge annulant les poursuites judiciaires en cas d'accident opératoire. Tsubaki, qui a rompu les relations avec ses parents depuis des mois, décide de leur écrire une lettre d'adieu au cas où il ne se réveillerait pas.

Papa, Maman, puisque cette lettre vous est parvenue, cela signifie que je ne suis plus. Je suis d'autant plus désolé que je suis né avec d'une constitution normale. Maman, je te remercie de tout l'amour que tu m'as apporté. Pardonne-moi de ne jamais avoir écouté docilement ce que tu me disais. Je suis parti en Thaïlande pour subir une opération de réattribution sexuelle. Elle a dû échouer. Mais je ne regrette pas un seul instant de l'avoir faite. Je ne pouvais envisager ma vie sans changer de sexe. Mais s'il y a une chose que je peux regretter, Maman, c'est de ne pas t'avoir entendue m'appeler « Yuri ». Est-ce que tu pourrais inscrire le nom « Yuri » sur ma tombe ? Je pars le premier. Pardonnez-moi de ne pas remplir mes obligations filiales. Du paradis, je protégerai Maman et tout le monde. Profitez pour moi du reste de cette vie qui ne nous est donnée qu'une fois. Adieu<sup>14</sup>. »

Cette lettre adressée à ses deux parents est surtout destinée à sa mère. C'est d'elle que l'auteur aurait aimé entendre prononcer le prénom Yuri, c'est elle qui doit inscrire ce prénom Yuri sur la pierre tombale, c'est elle que l'auteur déclare vouloir protéger depuis l'au-delà. Avec cette lettre écrite sous forme de testament, Tsubaki entend rester maître du discours jusqu'après sa mort car l'ultime requête vient entériner le double infanticide. A la mort du fils vient s'ajouter la mort de la fille qu'il sentait l'obligation de devenir.

## 2 – Jeunesse et école

Du collègue au lycée, Tsubaki a suivi sa scolarité dans une école de garçons. Nomachi a lui fréquenté

<sup>13</sup> Tsubaki répète à plusieurs reprises qu'il pourra devenir un « être humain » seulement s'il change de sexe.

<sup>14</sup> *ibid* p.218

une école mixte. Dans chacun des cas, les relations avec les autres élèves ainsi qu'avec les professeurs, ont joué un rôle prépondérant dans la fixation du fantasme transsexuel.

Ecrite sur un ton léger, l'autobiographie de Nomachi élude la question des rapports avec ses parents, notamment avec sa mère. Concernant son père, il évoque à plusieurs reprises et de façon métaphorique son aversion pour la cravate. Ce qui lui fait horreur c'est « la cravate du salaryman, de l'homme de la maison, du symbole de l'homme ». Dans le prédicat « nouer une cravate », le verbe nouer (*musubu*) peut se rapporter au fait d'« unir » (*en wo musubu*) deux parties ou deux personnes par les liens du mariage. Lien de mariage parental toujours problématique chez l'enfant pervers, cette métaphore de la cravate pourrait venir signifier la mésalliance contractée par sa mère.

Outre cette métaphore paternelle, l'auteur se souvient d'avoir été incapable de se désigner par *ore* et *boku*, deux formes du « je » spécifiquement masculin. A. Tsubaki ou Aya Kawakami<sup>15</sup>, un autre transsexuel homme vers femme, évoquent eux aussi la même inhibition à employer ces pronoms personnels. Ce trou de la parole, cette faille dans le système symbolique renvoie à ce que Lacan appelle forclusion du Nom-du-Père, l'impossibilité à se référer au père symbolique pour sortir de la relation archaïque avec la mère.

En ce qui concerne M. Nomachi, l'impossibilité à s'énoncer comme garçon se double d'une incapacité à s'entendre dire « elle » par son entourage. Trois ans après avoir changé d'identité, d'avoir commencé à travailler habillé en femme, ce « elle » qui le désigne lui semble étranger. Ni « lui » ni « elle », nous verrons que dans son cas le signifiant tourne ici autour de l'androgynie.

Mineko Nomachi se souvient qu'il était en deuxième année de lycée quand on lui a dit pour la première fois qu'il avait un joli visage féminin, qu'il était « beau comme une fille ». Ce simple compliment adressé par des camarades a produit un changement radical dans son identité.

Une fois qu'on m'a dit ça, il s'est passé une sorte de révolution copernicienne dans mon esprit. Je me suis dit qu'au lieu de chercher de manière hésitante à me rendre plus viril, autant profiter de mon apparence féminine, de la mettre en valeur, de devenir « un garçon efféminé ». Ainsi, en troisième année de lycée mon envie de devenir plus viril a complètement disparue<sup>16</sup>.

Dans un premier temps, ce que recherche Nomachi n'est pas la féminisation totale de son corps ; il cherche un entre-deux des sexes. Sa beauté androgyne de garçon efféminé lui convient parfaitement, mais il redoute le vieillissement, la déchéance de sa beauté juvénile. Ainsi, le cheminement vers la transsexualité n'est pas guidé par le souci de féminiser à outrance son corps, mais surtout de conjurer les effets de la masculinisation du corps liée selon lui au vieillissement. Il explique qu'à dix-huit ans son corps fabrique peu d'hormones mâles ce qui permet de rester beau et d'allure androgyne, mais « quand on vieillit on est obligatoirement rangé dans la catégorie hommes ou femmes<sup>17</sup>. » Il assure

---

<sup>15</sup> Kawakami Aya, 2007

<sup>16</sup> Nomachi Mineko, p.46

<sup>17</sup> *ibid.* p.68

que passé vingt-cinq ans son corps fabrique davantage d'hormones mâles et que la beauté juvénile se fane. Et ça, il ne le supporte pas ; il ne se voit pas du tout en homme de trente ans. Nomachi n'est pas le seul jeune homme à regretter les effets du vieillissement dans une société qui valorise au plus haut point la jeunesse. Au Japon, de nombreux groupes de chanteurs ou chanteuses en âge d'aller au collège connaissent un grand succès médiatique. Les groupes de ces jeunes garçons appelés *Janiizu* exercent une influence sur Nomachi ; selon lui une rumeur circule selon laquelle ces jeunes chanteurs prendraient des hormones femelles pour retarder les effets de la puberté (peau grasse, apparition de la barbe, etc.). Il ne sait si cette rumeur est fondée ou non mais reconnaît que cela a éveillé son intérêt pour les hormones et qu'il a commencé à se renseigner sur internet.

Le vieillissement du jeune homme se dit en japonais *ojisan-ka* (« devenir un oncle », s'approcher de l'âge mûr) ou *oyaji-ka* (« devenir un père »). Or, Nomachi incapable de s'identifier au père imaginaire ne peut se projeter qu'avec angoisse dans l'avenir. La voie du transsexualisme lui permet de contourner le vieillissement et donc la référence au père. S'il faut choisir entre l'homme et la femme il assure vouloir devenir une femme.

A 23 ans, il prend donc la décision de changer de sexe. Au moment de commencer un traitement hormonal il se dit qu'il aurait aimé avoir des enfants<sup>18</sup>. On lui propose deux sortes de produits : les follicules ovariens et la progestérone. En ne prenant que de la progestérone le corps ne se féminise pas, il devient « sexuellement neutre », soit exactement ce qu'il recherche.

Contrairement à la plupart des autres sujets transgenres, Nomachi ne cherche pas à féminiser à outrance son corps. Les transsexuels et travestis ont en effet tendance à recourir aux vêtements très féminins, aux produits de maquillage pour tenter de gommer leur masculinité. Nomachi, lui, décrit en détail l'indigence de ses produits de beauté (des restes que souvent ses amies lui donnent), son choix de ne pas porter de jupe ou de chaussures à talon haut. A l'exaltation de la féminité, il semble souscrire davantage à l'androgynie. Un des fantasmes qu'il raconte est explicite à ce propos. Après avoir commencé son traitement hormonal en vue de féminiser son corps, il continuait à fréquenter les bains publics en espérant que les hommes présents pourraient avoir un moment d'hésitation en voyant son corps androgyne dénudé.

Dans son livre, Nomachi donne en détail le moyen de se faire passer pour une femme. La première étape, dit-il, consiste à se faire épiler la barbe. Il convient de remarquer ici que les instituts de beauté ciblent régulièrement les hommes pour leur proposer des épilations complètes. La pilosité masculine est assimilée au modèle féminin, elle est disgracieuse. On présente les hommes glabres comme plus séduisants. Le commerce de la féminisation des corps est très lucratif et l'on comprend que cette nouvelle norme corporelle se diffuse massivement dans tous les médias. Pour Nomachi, l'épilation au laser de sa barbe est le premier geste qui va entraîner tout le reste. Pris dans une dynamique du fantasme androgyne, de l'épilation à la chirurgie il n'y a qu'un pas que le pervers franchit aisément.

---

<sup>18</sup> Prendre des hormones signifie abandonner la possibilité d'avoir des enfants. C'est la raison pour laquelle le traitement hormonal précède toute intervention chirurgicale.

Tsubaki comme Nomachi n'ont pas souffert de brimades durant leur scolarité. Dans un pays où la marginalité et l'exclusion par les autres élèves peut mener au suicide, il est à noter que ce genre de différence est relativement bien acceptée. Peut-être parce que justement cette différence est par trop visible. Les boucs émissaires, ceux sur qui se déchaînent les pires violences verbales, sont le plus souvent en tout point semblables aux autres mais une particularité plus subtile (odeur, isolement, défaut d'élocution, etc.) les rendent vulnérables aux brimades. Au début du lycée, Tsubaki s'est entendu dire qu'il était « dégoûtant » avec ses manières efféminées, mais en opposition avec ses parents, il a la force d'encaisser et ses camarades de classe se lassent. Pour ces derniers il est resté quelque'un de « bizarre » mais il avait sa place dans la classe. « Bizarre » comme peut paraître un frère qui ne partage pas les mêmes centres d'intérêt. Aya Kawakami<sup>19</sup> raconte comment ses goûts particuliers l'excluaient d'office de toute connivence avec ses frères. Alors que ses deux frères aimaient le base ball, les héros forts et moraux, les voitures de sport, l'auteur avait tout cela en horreur mais il lui fallait le montrer le moins possible. Quand ses camarades de classe lui demandaient s'il « faisait le travelo », ou s'il aimait les garçons, l'auteur démentait catégoriquement mais en vain. Il était désormais établi qu'il « en faisait partie ». Loin de l'exclure, sa différence a été à l'inverse un outil d'intégration. Sur le chemin de l'école, dans les couloirs de l'école ou à la cantine on l'appelait par son nouveau surnom *Miurin*. Le nombre de ses amis a augmenté de façon fulgurante, on lui adressait la parole sans cesse, si bien que tout le monde connaissait son visage et son surnom.

Tsubaki reconnaît également n'avoir jamais été l'objet de brimades. Contrairement aux filles qu'il soupçonne d'être sournoises, Tsubaki affirme que les garçons agissent de façon ouverte. Il affirme avoir été heureux durant les six ans qu'ont duré sa scolarité secondaire. L'expérience de l'université sera beaucoup plus amère car il se trouvera en compétition directe avec des filles.

La vie scolaire des Japonais comprend de nombreuses activités autres que les cours. L'une d'entre elles, le festival scolaire (*bunka-sai*) offre la possibilité aux élèves de présenter non seulement aux autres élèves de l'école mais aussi à leur famille des activités musicales ou théâtrales. Dans les biographies de Nomachi et Tsubaki, on retrouve la même expérience de travestissement à l'occasion de ce festival scolaire. Et dans chacun des cas, ils assurent avoir été sollicités par leur professeur principal pour tenir un rôle féminin. Nomachi évoque le ton facétieux de son professeur, alors que pour Tsubaki, son professeur a, comme par réflexe, pensé à lui. Séduits par la beauté de leur élève, les professeurs en oublient leurs obligations professionnelles et se laissent aller à leur penchant personnel : voir leur élève se travestir pour eux. Quoi de plus jouissif pour le pervers que de pervertir

---

<sup>19</sup> Kawakami, *ibid.* L'auteur raconte que si on prend l'exemple de Ultraman, il ne se sentait pas attiré par le héros lui-même mais par sa mère. Dans l'émission *Himitsusentai Gorenja*, ce n'était pas les membres masculins de l'équipe mais le personnage féminin *Momorenja*, ou encore dans *Chiisana Baikingu Bikke*, la petite fille amie d'enfance du héros. : « Dans tous les cas, je préférerais les personnages féminins qui apparaissent peu. », p.36

l'autorité ? Après le spectacle, Nomachi raconte ce qui s'est passé avec son professeur en ces termes : « Après la représentation, alors que je rangeais le matériel, le professeur s'est approché de moi et a commencé à me masser le dos. "Si tu étais habillé comme tout à l'heure [en femme] je ne pourrais pas te masser car ce serait du harcèlement sexuel"<sup>20</sup> ». Nomachi ajoute, non sans ironie, qu'il est conscient en disant cela de faire passer son professeur pour un « obsédé sexuel » alors qu'il massait le dos des élèves sans arrière-pensée. Pourtant, ce qu'il dit sur le harcèlement sexuel prouve au contraire qu'il a été séduit par son élève et qu'il s'agit bien de harcèlement sexuel.

Tsubaki relate également qu'à la fin du spectacle son professeur l'a félicité sur son « jeu naturel » de fille. Tsubaki affirme que cette simple représentation l'a rendu célèbre dans tout le lycée parce qu'elle a créé la confusion de savoir qui jouait vraiment le rôle. Des parents aux élèves, toute l'assistance semble avoir été dupée par l'identité de l'acteur. Il raconte qu'une rumeur circule sur la possibilité d'avoir fait appel à une fille d'un autre lycée pour jouer ce rôle féminin. Hallucination générale pour toute l'assistance qui a cru voir une fille. Puis, quand la nouvelle se répand que c'est bien lui Tsubaki qui a joué le rôle, il devient tout de suite la coqueluche du lycée. On vient le voir dans la salle de cours pour savoir qui a pu bluffer ainsi tout le monde. Toute cette effervescence autour de sa prestation dans la pièce de théâtre lui donne l'illusion que toute l'école l'aime enfin comme une fille. Peine perdue, la désillusion est à la hauteur de l'espoir quand il s'aperçoit qu'on le remet rapidement à sa place de garçon efféminé. Finalement, Tsubaki reconnaît qu'il lui a été facile de se bercer d'illusions dans une école de garçons. Quand il entre à l'université, il ouvre les yeux sur le corps des jeunes filles et comprend combien il lui est impossible de rivaliser avec elles. Nomachi comme Tsubaki et Nomachi éprouvent une même admiration teintée de jalousie, et même de haine, pour les filles qu'ils ne parviendront jamais à devenir<sup>21</sup>.

Au lycée, les élèves suivent également des cours d'éducation sexuelle. Tsubaki se rappelle avoir assisté en deuxième année à un cours qui traitait du trouble de l'identité sexuelle. Il ne s'est pas reconnu dans les symptômes présentés, mais pour ses camarades de classe il ne faisait aucun doute que cela correspondait exactement à son cas. Le regard que ses camarades de classe ont porté sur lui a alors changé : du type « bizarre » qu'il était jusque là, on l'a désormais traité en « pauvre enfant handicapé<sup>22</sup> ». Tsubaki se rappelle avoir été furieux contre le professeur qui a présenté ce cours. Mais, finalement il reconnaît que ce cours lui a permis de faire face à sa situation psychologique.

### 3 –Activité professionnelle, chirurgie et désillusion

Les travestis et transsexuels restent exclus de l'entreprise et nombreux sont ceux qui se tournent vers le monde du spectacle pour y exercer une activité professionnelle. Il s'agit d'établissements de

---

<sup>20</sup> *ibid.* p.261

<sup>21</sup> Nomachi raconte qu'il s'est vraiment senti femme, non pas quand il a senti son cœur se serrer pour un garçon, mais quand pour la première fois une de ses amies s'est dite jalouse du copain avec qui il sortait.

<sup>22</sup> En japonais, le trouble de l'identité sexuelle contient le mot *shōgai*, handicap.



nuits de type café-concert où les *newhals* se produisent sur scène ou officient comme entraînées. Si l'entreprise japonaise reste un lieu hermétique aux personnes transgenres, les sorties d'employés hommes et femmes dans des établissements tenus par des travestis ou des transsexuels sont appréciées.

Quand ils étaient au lycée, Nomachi comme Tsubaki se sont souvent entendus dire que « s'il travaillait dans un bar de *newhals* il serait numéro un ». Cette plaisanterie d'élèves sur les penchants homosexuels des transsexuels agit comme une prédiction car Tsubaki a effectivement travaillé dans un tel établissement et que Nomachi était tout proche de le faire également.

En conflit incessant avec ses parents, Tsubaki a quitté le foyer familial avant sa majorité. Il a trouvé un emploi de disquaire avant d'être engagé dans un bar de *newhals* de kabuki-cho, le quartier chaud de Tokyo. Il manifeste sa reconnaissance vis-à-vis des *newhals* pour leur soutien à un moment difficile de sa vie. Pourtant, il estime être différent d'eux ; il voit en eux une copie grossière de femme alors que lui seul a au fond de lui la véritable féminité. A cette époque, dépourvu de tout soutien familial, il était en grande détresse psychologique et matérielle et il raconte avec semble-t-il beaucoup d'émotion et de reconnaissance tout ce que la *mama-san*, le responsable de l'établissement du bar, a fait pour lui. Il s'est porté caution pour qu'il puisse louer un appartement, il l'a invité le jour de l'An à passer la journée avec lui alors qu'il était seul, il lui a fermement conseillé de mettre un kimono le jour de la majorité (20 ans), enfin il lui a avancé le million de yen<sup>23</sup> nécessaire à l'opération de réattribution sexuelle effectuée en Thaïlande. Au moment de se faire opérer, la *mama-san* lui conseille également de prévenir ses parents : « Préviens à tout prix tes parents. Nous qui ne pouvons pas avoir d'enfants, finalement tout ce qui nous reste à nous ce sont nos parents<sup>24</sup> ».

Si ses collègues *newhals* l'ont aidé à assumer sa différence, Tsubaki dénonce la grossièreté avec laquelle les clients du bar se comportaient avec lui. Le monde de la nuit est propice aux extravagances ; les hommes qui viennent dans ce genre d'établissement veulent s'amuser et laissent pour la plupart leur attitude de retenue qui caractérise leur vie diurne. Ils ne se privent pas de poser des questions très concrètes sur l'état des organes sexuels des transsexuels, si « elle est encore là ». Certains demandent à toucher sa poitrine. Pour les clients le transsexualisme est un jeu de séduction comme un autre. Comme pour le travestisme, des hommes jouent à se faire passer pour femme et les clients jouent à se laisser charmer par eux. Tsubaki fustige cette légèreté avec laquelle on les traite alors que le fait de changer de sexe n'a rien de ludique, c'est une nécessité : « On ne peut pas le faire par jeu ou avec une détermination superficielle<sup>25</sup> » assène-t-il. Finalement, la façon dont les clients se comportent avec les *newhals* reflète l'attitude générale des Japonais envers le transsexualisme qui renferme un grand mépris et une grande méprise sur leurs motivations profondes. Selon lui, 40% des transsexuels hommes ou femmes se suicident et près de 70% y ont déjà pensé un jour, faute

---

<sup>23</sup> Environ 7100 euros au taux de décembre 2013, soit 1 euro = 140 yen

<sup>24</sup> *ibid.* p.211

<sup>25</sup> *ibid.* p.200

de pouvoir vivre avec leur nouveau corps. La question des clients qui l'exaspérait le plus était : « Pourquoi tu as voulu devenir une fille ? ». Et de répéter qu'il n'est pas devenu une fille, il l'a toujours été même s'il est né avec un pénis.

Plus tardif que Tsubaki dans le cheminement vers le changement de sexe, Nomachi a exercé un temps un travail d'employé de bureau, mettant malgré lui chaque jour sa cravate. Puis, cela lui est devenu insupportable. Il a démissionné et trouvé un emploi de serveuse, puis d'employée de bureau.

Nul autre que Nomachi ne vient valider avec plus de force l'idée selon laquelle ce qui caractérise la perversion est l'imposture du sujet. Son livre décrit la manière dont il s'est fait passer pour une femme dans une entreprise ordinaire. Comme le titre de son livre l'indique, *Dans la peau d'un travesti employée de bureau*, il s'est fait passer pour une *Office Lady* auprès de la hiérarchie et de ses collègues. La nature du travail lui importait peu, le fait que ce poste soit pour une femme était essentiel. Pour parvenir à duper toute l'entreprise il a dû, bien sûr, mentir sur certains éléments de son identité, pour d'autres il a simplement omis de répondre. La nature de son contrat était un contrat à durée déterminée ce qui permet une plus grande souplesse dans les pièces d'identité à fournir. Pour un emploi fixe il est nécessaire de délivrer un extrait de naissance alors que pour un contrat à durée déterminée la présentation du permis de conduire suffit. Or, le permis de conduire japonais ne mentionne pas le sexe de son titulaire.

A la lecture de son témoignage il peut sembler douteux que ses collègues féminines l'aient vraiment pris pour une femme car il assure que sa morphologie et sa voix sont celles d'un homme. Toujours est-il que son ouvrage raconte de l'intérieur, la vie des employées de bureau. A la façon d'un espion agissant de manière immergée, Nomachi nous livre les discussions entre femmes, lorsqu'au collège elles raccourcissaient la longueur de leur jupe, de quelle manière elles mettaient leurs guêtres, les soucis liés aux règles, la différence de comportement dans les toilettes pour femmes. En bon pédagogue, il instruit les transsexuels en devenir comment se défaire du langage masculin pour adopter les formes de langage féminin, ses conseils de maquillage et d'habillement. Comme Tsubaki, Nomachi a voulu travailler dans un bar de travestis, mais son entretien d'embauche avec la *mama-san* s'est plutôt mal passé et il y a renoncé.

De même que Tsubaki évoque la nécessité du changement de sexe pour démarrer sa vraie vie, Nomachi assure que la chirurgie de réattribution sexuelle « n'est pas un rêve », c'est le *remboursement d'une dette*<sup>26</sup>. Il explique en ces termes de quelle façon il se sent assujéti à la jouissance de l'Autre : « C'est comme si un ami me forçait à contracter une dette d'un montant prodigieux. Au moment où je lui fais confiance et deviens son garant cet ami s'évapore. Je me retrouve dans la situation où le recouvrement de cette dette énorme me revient. Sincèrement, je trouve tout ça embêtant, mais si je ne rembourse pas ma vie ne peut commencer. C'est la raison pour

---

<sup>26</sup> ibid p.128

laquelle je veux en finir le plus vite possible pour me sentir enfin soulagé<sup>27</sup> ».

L'opération de réattribution sexuelle n'est possible qu'après examen psychiatrique. Nomachi a donc consulté dans une clinique spécialisée pour ce genre de pathologie. Le psychiatre diagnostique rapidement un cas de « trouble de l'identité sexuelle ». Nomachi émet des doutes, demande des explications auprès du médecin. Celui-ci lui demande s'il veut vraiment devenir une femme. L'auteur répond par l'affirmative et le médecin en conclut que c'est là la preuve qu'il souffre de trouble de l'identité sexuelle. Nomachi ne comprend pas que le diagnostic se fonde sur cette seule parole apportée par le sujet. A-t-on jamais vu un suspect devenir coupable du seul fait de ses aveux ? Peut-on faire l'économie de toute investigation avant de prendre pour argent comptant les dires du sujet ? D'autres voix s'élèvent<sup>28</sup> pour dénoncer la médicalisation abusive du symptôme transsexuel par la psychiatrie. Une fois sommé de confirmer s'il pense vraiment ce qu'il dit, le sujet pervers n'a d'autre choix que de s'exécuter pour rester cohérent avec son discours. A vouloir en rester au premier degré du discours pervers, la psychiatrie japonaise ignore ou feint d'ignorer de quelle manière le sujet pervers-psychotique tente d'amener l'autre à sa propre destruction. Au lieu de précipiter les sujets vers des traitements lourds et irréversibles, ne serait-il pas plus dans l'intérêt du patient de chercher la cause de ce type de discours ?

Les transsexuels se disent incapables de vivre avec leur sexe donné à la naissance mais est-ce que l'opération de réattribution sexuelle les rend heureux ? Il est difficile de vérifier si le chiffre de 40 % de suicides parmi les transsexuels avancé par Tsubaki est vraisemblable mais il ne fait aucun doute que la déception est au bout du chemin. Le témoignage de Tsubaki est exemplaire de ce point de vue. A peine a-t-il atteint sa majorité qu'il se précipite à la mairie pour changer son état civil. Il voit alors l'employé de mairie rayer la mention « fils aîné » et la remplacer par « fille aînée<sup>29</sup> ». Il constate avec amertume que la procédure est une rectification et non pas une annulation ; « le fait que j'ai été un garçon ne disparaît jamais ». De même, sur son curriculum vitae, sa scolarité dans une école de garçons vient apporter une nouvelle preuve à ce passé qu'il aimerait tant supprimer. Pourtant, le fait même d'écrire ce livre et de lui donner le titre *Je suis diplômé d'un lycée de garçons* est en contradiction avec le désir affiché d'anonymat et de récusation du passé.

Au terme d'un parcours semé d'embûches familiales, médicales et juridiques, Tsubaki est enfin la femme qu'il rêvait de devenir mais face à l'avenir il se sent assailli par une indicible angoisse. Il voudrait maintenant se marier et avoir des enfants comme une « femme normale ». Il conclut ainsi : « Au prix de grands efforts et de grandes souffrances, j'ai réussi à changer mon corps en "femme", j'ai réussi à changer mon état civil en "femme". Je pensais pouvoir enfin vivre dans la société comme une "femme" normale, mais je ne peux parvenir au bonheur d'être une femme. C'est à pleurer<sup>30</sup>. »

---

<sup>27</sup> *ibid.* p.128

<sup>28</sup> Mitsubashi Junko, 2002

<sup>29</sup> *ibid.* p.248 Est-ce que l'auteur s'est trompé ? Comme il a une grande sœur, la mention devrait être « sœur cadette » et non pas « sœur aînée »

## Conclusion

Dans les deux témoignages que nous avons présentés ici, les sujets ont inscrit leur fantasme, de renaissance pour Tsubaki, d'androgynie pour Nomachi dans la voie transsexuelle. Ce cheminement vers le changement de sexe et d'état civil est ressenti comme une nécessité ontologique : le sujet se sent incapable d'être sans y recourir. Le corps médical propose aujourd'hui une variété de traitements allant de la psychothérapie à la chirurgie en passant par les traitements hormonaux. La banalisation des produits pharmaceutiques dangereux comme les hormones femelles accessibles à l'étranger grâce à internet et administrés sans contrôle médical est un problème de santé publique auquel le Japon doit faire face aujourd'hui.

Cet accroissement de l'offre transsexuelle trouve son prolongement dans la commercialisation d'une image dévirilisée de l'homme. A côté du body building associant virilité et musculature, une autre image est en train de se développer en totale opposition avec la première. Le récit de Nomachi illustre combien l'image androgyne des jeunes garçons véhiculée par les médias peut influencer l'orientation sexuelle. Surfant sur la vague du succès des groupes de chanteurs pré-adolescents, les instituts de beauté ciblent la clientèle masculine « efféminée » pour à la fois retarder les effets du vieillissement et gommer les signes corporels masculins. Ainsi, l'épilation définitive de la barbe, du torse, des bras ou des jambes devient un nouveau code esthétique dans la société japonaise. On peut se demander si ce mouvement de féminisation ou du moins d'a-sexualisation du corps masculin est un phénomène passager ou s'il est amené à se développer. Cette évolution des mœurs aura sans doute une incidence positive et négative sur la nature des pathologies mentales de la prochaine génération.

## .Bibliographie

Chraïbi Sofia, *Perversion, création et judéo-christianisme* : les cas de Pasolini et de Mishima, Thèse de doctorat en psychopathologie clinique et psychanalyse, Nice, 2004

Kawakami Aya, *Le courage de changer* [Kaete yuku yūki], Iwanami Shoten, Tokyo, 2007

Mitsubashi Junko, « Le milieu transgenre dans le Japon contemporain » [Gendai Nihon no Toransujenda Sekai], Bulletin du département de sociologie, Université Chûo, No7, 2002

Nomachi Mineko, *Dans la Peau d'un travesti employée de bureau* [Okama dakedo OL yattemasu] Take Shobo, Tokyo, 2006

Tsubaki Ayana, *Je suis sortie d'un lycée de garçons* [Watashi danshikô shusshin desu] Popula, Tokyo, 2008

---

<sup>30</sup> ibid. p.250